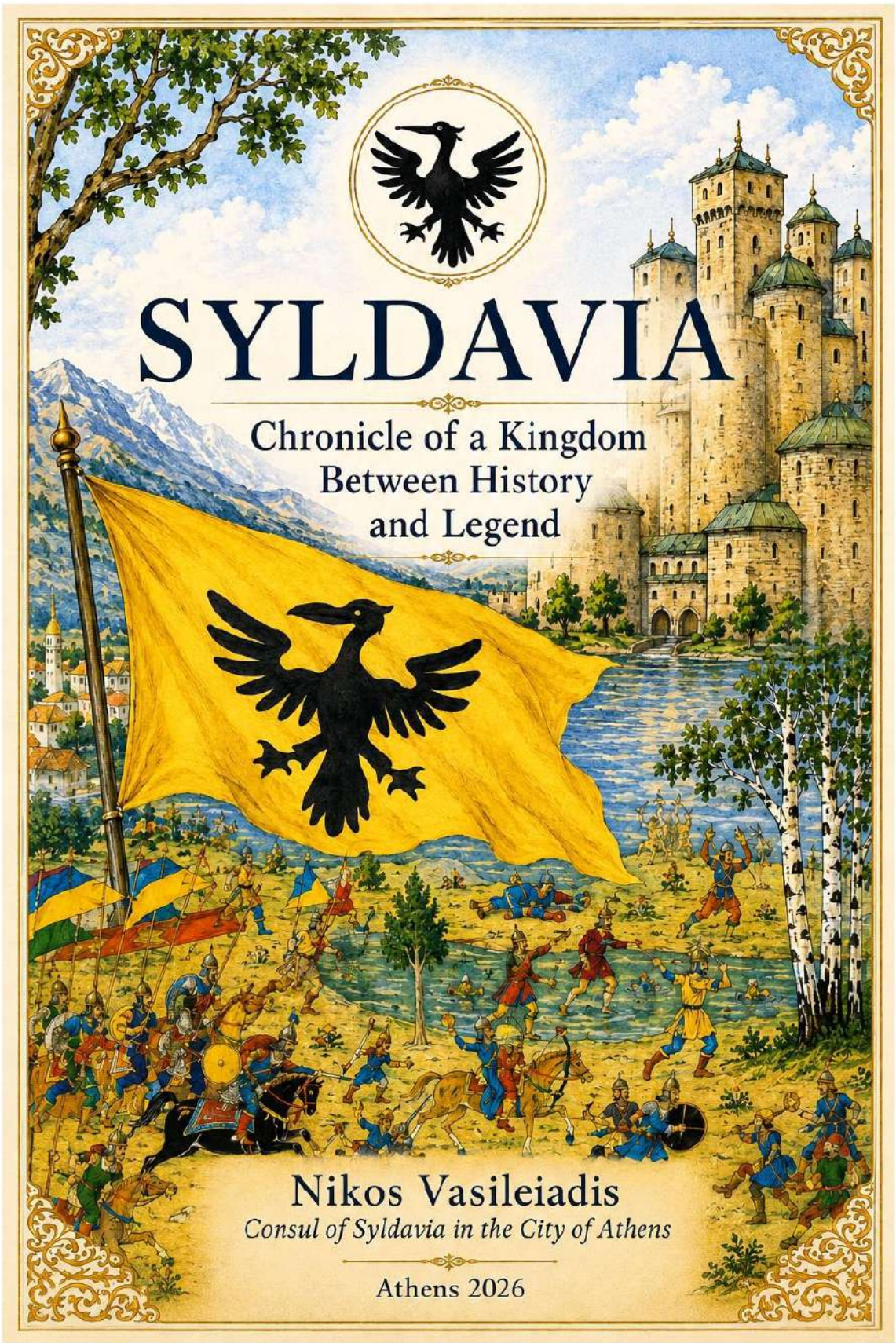
SYLDAVIA
Chronicle of a Kingdom
Between History
and Legend
Nikos Vasileiadis
Consul of Syldavia in the City of Athens
Athens 2026

# SYLDAVIE : Chronique d'un royaume entre histoire et légende

**Nikos Vasileiadis**

*Consul de Syldavie dans la ville d'Athènes*

**Athènes, 2026**

## Dédicace

Aux amis de Tintin,

aux collectionneurs et chercheurs de l'œuvre d'Hergé,

et aux Consuls de Syldavie à travers le monde.

Tant qu'il y aura des personnes pour se souvenir, explorer et raconter ses histoires,

la Syldavie ne cessera jamais d'exister.

## Note de l'auteur

La Syldavie n'a jamais existé.

Nous ne la trouverons sur aucune carte politique, dans aucun manuel scolaire et dans aucune histoire officielle des nations d'Europe. Pourtant, pour de nombreuses générations d'admirateurs des aventures de Tintin, elle a semblé aussi réelle que n'importe quel autre pays de notre continent.

Lorsqu'Hergé créa la Syldavie pour les besoins de *Le Sceptre d'Ottokar* en 1938, il ne se contenta pas d'inventer un royaume fictif. Il créa un symbole. Un petit pays européen confronté aux ambitions expansionnistes d'un voisin totalitaire, à une époque où l'autoritarisme et le fanatisme nationaliste menaçaient l'Europe entière.

Derrière la Syldavie se cachent les souvenirs et les traditions de nombreux pays réels des Balkans. Les côtes de Dalmatie, les montagnes du Monténégro, les villes médiévales de Bosnie-Herzégovine, les églises byzantines, les bazars ottomans, ainsi que les légendes des Slaves, des Illyriens et des Grecs coexistent au sein de ce monde imaginaire.

Ce livre est né du désir de suivre ce fil de l'imagination et de découvrir où il mène. De traiter la Syldavie comme si elle avait véritablement existé. De lui donner un passé, des villes, des rois, des guerres, des légendes et des mémoires. De créer une histoire qui n'est pas vraie, mais qui aurait pu l'être.

En même temps, à travers l'histoire de la Syldavie, une tentative est faite d'explorer l'histoire et la culture des Balkans ; une région qui, pendant des siècles, a servi de lieu de rencontre des peuples, des religions et des empires. Une région qui est souvent présentée à travers le prisme de ses conflits, alors qu'elle possède en réalité l'un des patrimoines culturels les plus riches d'Europe.

C'est peut-être pourquoi l'histoire d'Hergé continue de résonner. Car derrière *Le Sceptre d'Ottokar*, le Roi Muskar et le Pélican Noir, on peut discerner une vérité plus profonde : la liberté, l'indépendance et l'identité culturelle des petites nations ne sont jamais garanties.

Plus de quatre-vingts ans après la publication de l'histoire, les questions soulevées par Hergé semblent peut-être plus pertinentes que jamais. Les menaces ont certes changé de forme, mais la lutte entre la liberté et l'autoritarisme, entre la mémoire et l'oubli, reste une composante de la réalité

européenne.

Si, en lisant les pages qui suivent, le lecteur a le sentiment, ne serait-ce qu'un instant, que la Syldavie a véritablement existé quelque part entre les rives de l'Adriatique et les montagnes des Zmyhlpathes, alors ce petit voyage littéraire aura atteint son but.

**Nikos Vasileiadis**

*Athènes, 2026*

## Préface

Peu de pays en Europe ont été aussi petits par leur territoire et pourtant aussi vastes dans la mémoire de leur peuple que la Syldavie.

Nichée entre les sommets escarpés des Zmyhlpathes et les rives tranquilles de l'Adriatique, cette terre fut pendant des siècles un lieu de rencontre de peuples, de langues et de traditions. Des anciennes tribus illyriennes et colonies romaines aux souverains médiévaux, marchands vénitiens et guerriers montagnards de la frontière, son histoire a été façonnée par la rencontre constante de mondes différents.

Ses habitants aimaient dire que la Syldavie était plus une route qu'une destination. Un lieu où l'Orient rencontre l'Occident, où les cloches des églises résonnent aux côtés des appels des minarets, et où les légendes perdurent avec la même force que les événements historiques.

Au cours des siècles qui suivirent, des rois s'élevèrent et tombèrent, des empires traversèrent ses frontières et des guerres transformèrent le visage du pays. Pourtant, la mémoire de son peuple resta inchangée, préservant les traditions, les symboles et les récits qui formèrent le socle de leur identity.

La chronique qui suit cherche à raconter ce long voyage. Depuis les premiers peuples qui habitèrent les vallées du Wladir jusqu'aux aventures et bouleversements du vingtième siècle, elle retrace le chemin d'un royaume qui s'est retrouvé, à maintes reprises, au carrefour de l'histoire.

Commençons notre voyage.

> *« Chaque nation naît deux fois : une fois dans l'histoire, et une fois dans la légende. »*
>
> — Vieux proverbe syldave

# Le Pays du Pélican Noir : Entre histoire et légende

Dans un coin de l'Europe du Sud-Est, là où les routes des Balkans croisent les souvenirs des empires, se trouve la Syldavie, le Royaume du Pélican Noir. Bien que son existence demeure absente des cartes géographiques conventionnelles, son histoire se déroule avec une telle cohérence et une telle richesse qu'elle apparaît comme une version parallèle de la réalité européenne elle-même.

## Les racines antiques de la Syldavie

Les premières références aux peuples de la région élargie proviennent d'écrivains grecs anciens. Hérodote mentionne les Péoniens, tandis que des sources ultérieures font référence aux Triballes et à d'autres tribus thraces habitant les territoires septentrionaux et orientaux de ce qui deviendra plus tard la Syldavie. Les régions montagneuses du pays semblent avoir été colonisées par des populations illyriennes et thraces apparentées qui n'apparaissent que plus tard sous des noms plus distincts dans les sources historiques, notamment les Labéates et les Dardaniens.

Là, les habitants sont décrits comme belliqueux, grands et de forte constitution, dévoués à la chasse, aux festins et à la guerre, conformément à l'image que les auteurs grecs attribuaient communément aux peuples des terres du Nord. Leurs dirigeants résidaient dans des citadelles fortifiées perchées au

sommet des collines, protégées par des murs de pierre massifs que les traditions ultérieures décriraient comme de construction cyclopéenne.

Le peuple vénérait des divinités de la terre et des montagnes, largement inconnues des Grecs, et croyait que les âmes des morts continuaient à vivre dans un autre monde. Les plumes noires des pélicans du pays étaient particulièrement prisées et étaient exportées dans tout le monde grec.

> « ...Ses habitants sont nombreux et divisés en plusieurs nations ; pourtant, ceux qui habitent les hautes montagnes possèdent, à mon avis, les coutumes les plus remarquables. Leurs dirigeants élèvent de grands tumulus sur les collines et se réclament de dieux anciens peu connus des Grecs. Sur les sommets des montagnes se dressent des lieux sacrés d'où sont rendus les oracles de Dionysos, et les foules y montent portant des sacrifices et des offrandes. Ils croient également que l'âme de l'homme ne périt pas avec la mort mais passe dans une autre vie ; pour cette raison, ils honorent leurs morts par des joutes, des festivals et de grandes cérémonies. »

Au cours du quatrième siècle avant J.-C., la Syldavie entra dans la sphère des conflits hellénistiques. La tradition veut qu'Alexandre le Grand ait mené campagne contre les tribus montagnardes illyriennes et thraces des Balkans occidentaux, soumettant les souverains et les peuples qui habitaient les montagnes inaccessibles entre l'Adriatique et la Dardanie lors de sa campagne balkanique de 335 avant J.-C., avant son expédition en Asie.

Alexandre marcha contre eux afin de sécuriser les frontières septentrionales de la Macédoine. La source principale est l'Anabase d'Alexandre d'Arrien, Livre I, bien que la plupart des informations subsistantes proviennent de références fragmentaires de chroniqueurs ultérieurs dont la fiabilité historique reste incertaine.

Selon les traditions syldaves et dalmates, en 281 avant J.-C., un contingent de l'armée de Pyrrhus, roi d'Épire, fut défait par les Labéates et les Dardaniens en un lieu qui n'a jamais été formellement identifié. Certains chercheurs associent ce site aux vestiges hellénistiques découverts dans la région de Travunia (en grec byzantin : Travounia ou Tervounia ; en latin : Travunia ; en slave : Travunija), une région historique médiévale et une principauté des Balkans occidentaux située à peu près là où se trouvent aujourd'hui l'est de l'Herzégovine, la région de Trebinje en Bosnie-Herzégovine, et des parties du Monténégro moderne.

La pénétration romaine dans la région commença à la fin du deuxième siècle avant J.-C., bien que la conquête définitive soit conventionnellement datée de 87 avant J.-C., lorsque les légions de Gaius Hilarius Pollio soumirent les tribus de la vallée de la Trebiesa, du nom de la rivière Trebišnjica, l'une des voies navigables les plus importantes de l'est de l'Herzégovine et du district de Župa (Zoupa).

La campagne s'avéra particulièrement rude en raison du terrain accidenté et de la féroce résistance des tribus montagnardes. Les sources romaines parlent d'une destruction généralisée des colonies fortifiées et de l'établissement de postes militaires le long des routes commerciales de l'arrière-pays adriatique.

Les tribus montagnardes locales furent progressivement incorporées dans l'administration romaine, et l'année suivante, Bardylis, roi des Labéates, reconnut officiellement la souveraineté de Rome. Ainsi furent créées les provinces de Haute et de Basse Syldavie, tandis que des colonies telles que Clovinum et Istriodunum furent fondées par des vétérans de la Legion XXXXII *Invictus*.

Pendant les guerres civiles romaines, la Syldavie passa successivement sous le contrôle de Jules César, Brutus, Lépide et enfin Octave. La position stratégique de la région entre l'Adriatique et l'intérieur des Balkans en fit un couloir important pour les mouvements de troupes et les lignes de ravitaillement.

Après la victoire finale d'Octave, les provinces syldaves furent pleinement intégrées au système

administratif romain et connurent une longue période de stabilité relative et de développement économique.

Clovinum, qui avait subi d'importantes destructions lors des conflits des décennies précédentes, fut reconstruite en 39 avant J.-C. selon les principes d'urbanisme romains. Les preuves archéologiques attestent de la construction d'aqueducs, de thermes, de temples et d'édifices publics, démontrant à la fois la force de la présence romaine et la romanisation progressive des élites locales.

### Populi Syldavari

La composition ethnologique du pays est particulièrement complexe. Les Ardiens, les Labéates et les Autariates formèrent le substrat illyrien le plus ancien, auquel s'ajoutèrent plus tard des colons romains et de petits groupes goths, parmi lesquels les Tervinges. La fusion de ces populations façonna le cœur des *Populi Syldavari*. Au cours des VIe et VIIe siècles, des tribus slaves s'installèrent dans la région, tandis qu'au Moyen Âge, le pays se lia culturellement et politiquement aux Narentins, aux Zachloumiens et aux Travuniens.

### Langue et identité culturelle

L'identité culturelle des *Populi Syldavari* fut façonnée non seulement par la coexistence de différents peuples, mais aussi par la formation progressive d'une langue distinctive. La langue syldave (*zyldavski jazik*), telle qu'elle a évolué au Moyen Âge, appartient à la sphère linguistique slave méridionale, tout en conservant de forts vestiges d'anciens idiomes illyriens et latins. La longue présence de l'Empire romain, les contacts commerciaux avec les villes dalmates de l'Adriatique, l'influence vénitienne et, plus tard, la domination ottomane ont laissé de nombreux emprunts dans son vocabulaire.

Au Moyen Âge, les écritures cyrillique et latine étaient utilisées côte à côte. La première prévalait dans les provinces montagneuses et dans les textes ecclésiastiques, tandis que la seconde survivait le long de la côte et dans les centres commerciaux reliés à la Dalmatie et à Venise. Après le renouveau national du XIXe siècle, l'écriture latine fut officiellement établie, bien que la tradition plus ancienne n'ait jamais complètement disparu.

La littérature syldave s'est développée autour des monastères de Saint-Vladimir et des cours des premiers rois. Les chants populaires, les poèmes épiques sur Muskar Ier et les légendes entourant le Pélican Noir furent préservés pendant des siècles par la tradition orale avant d'être mis par écrit aux XVIIIe et XIXe siècles, devenant le fondement de la conscience nationale syldave moderne.

## La naissance du Royaume, l'Âge de l'Almazout et la Grande Épreuve

Selon la tradition, le Royaume de Syldavie fut fondé en 1127 par le souverain Radoslav Ier, qui réussit à unifier les principautés montagneuses dispersées du pays et à jeter les bases de la première monarchie syldave. La nouvelle dynastie, plus tard connue sous le nom de Maison d'Almazout, reposait sur une alliance entre les nobles locaux, les populations slaves de l'intérieur et les cités marchandes de l'Adriatique.

Pendant plus de deux siècles, la Syldavie connut une période de stabilité relative. Clove se développa comme centre administratif et religieux, tandis que les liens commerciaux avec la Dalmatie et Venise apportèrent prospérité et influences culturelles. Les monastères de Saint-Vladimir devinrent des centres d'apprentissage et de production de manuscrits, et la langue et les traditions syldaves acquirent progressivement les caractéristiques qu'elles conserveraient au cours des siècles à venir.

Cette période devint connue dans les chroniques ultérieures sous le nom d'*Âge de l'Almazout*. Les rois de la dynastie étaient considérés comme les gardiens de l'unité du royaume et les dépositaires

de l'identité distinctive des *Populi Syldavari*.

Pourtant, la position géographique du pays s'avéra être à la fois une bénédiction et une malédiction.

À la fin du XIVe siècle, la Syldavie se retrouva prise en étau entre deux puissances expansionnistes. À l'ouest, l'influence de Venise augmentait régulièrement, la République cherchant à contrôler les routes commerciales de l'Adriatique. À l'est, l'Empire ottoman avançait. La chute de la Bulgarie et la soumission de la Bordurie amenèrent les Ottomans aux frontières mêmes du royaume.

Les rois de Syldavie tentèrent de préserver leur indépendance par des alliances, des manœuvres diplomatiques et une résistance militaire. Les habitants des Zmyhlpathes transformèrent leurs montagnes en forteresses naturelles, mais la pression des événements se révéla implacable.

À mesure que le XVe siècle avançait, les villes de l'intérieur tombèrent les unes après les autres. Les routes commerciales furent perturbées et l'autorité royale s'affaiblit de manière continue. La fin survint en 1494.

Le roi Grigor II, dernier souverain libre de la Syldavie médiévale, mit sa famille et les reliques sacrées de la dynastie en sécurité avant de mener une ultime campagne de résistance. Il fut vaincu, capturé et exécuté. L'emplacement de sa tombe ne fut jamais découvert.

Dans la mémoire populaire, cependant, Grigor II devint le symbole de la patrie perdue et de l'espoir d'un retour final.

La Syldavie fut incorporée dans le système administratif ottoman et placée sous le pachalik de Bordurie, gouverné par Kara Ahmed Pacha. Malgré la perte d'indépendance, les régions montagneuses inaccessibles conservèrent un degré d'autonomie considérable. Les communautés locales, les monastères et la noblesse de montagne continuèrent à préserver les traditions, la langue et la mémoire de l'ancien royaume.

L'espoir de la libération fue ravivé au début du XVIe siècle par le prince Alexandre Ier, un descendant de la Maison d'Almazout. Élevé en exil et ayant servi chez les Chevaliers de Malte, il acquit une expérience militaire et cultiva de puissants alliés internationaux.

En 1516, il débarqua sur la côte adriatique à la tête d'une petite force composée d'exilés syldaves, de volontaires vénitiens et de mercenaires autrichiens.

La reprise de Douma et du port de Kataro déclencha un soulèvement généralisé. Pour la première fois depuis la conquête, une grande partie du pays se retrouva hors du contrôle ottoman.

Malgré ses succès, Alexandre fut incapable de restaurer la pleine indépendance du royaume. La Syldavie resta sous la protection étroite de Venise. Néanmoins, elle était revenue sur la carte politique de la région, et la continuité historique du royaume avait été préservée.

Le XVIIe siècle fut une période de reconstruction. Le déclin progressif de l'Empire ottoman créa de nouvelles opportunités pour le pays. Ses dirigeants cherchèrent à renforcer leur autonomie, à améliorer l'efficacité du gouvernement et à relancer l'économie.

Au cours du XVIIe siècle, plusieurs souverains notables émergèrent et tentèrent de renforcer l'autogouvernance du pays. L'administration fut réorganisée, le commerce avec les cités de l'Adriatique fleurit à nouveau, et Clove connut une nouvelle ère de prospérité économique et culturelle. Les relations commerciales avec les cités de l'Adriatique s'étendirent, apportant une richesse et une influence renouvelées.

À l'aube du XVIIIe siècle sur les montagnes des Zmyhlpathes, la Syldavie n'était plus une principauté subordonnée luttant simplement pour survivre. Elle était devenue un État possédant une forte conscience historique, une identité culturelle distincte et la conviction que, tôt ou tard, elle récupérerait sa pleine indépendance.

Les fondations avaient été jetées.

Et c'est sur ces fondations que s'élèveraient plus tard Muskar Ier, la bataille de Zileheroum et le grand renouveau national qui mènerait finalement à la naissance de la Syldavie moderne.

# La Bataille de Zileheroum et le Pélican Noir

Après des siècles de domination étrangère et de soulèvements successifs, Muskar Ier émergea comme le leader de la lutte nationale au début du XIXe siècle. À la tête d'une armée composée de Travuniens, de Zachloumiens et d'autres peuples slaves de l'intérieur, épaulé par des volontaires de la côte dalmate et des mercenaires de Carinthie, il réussit à écraser les dernières garnisons ottomanes lors de la bataille de Zileheroum.

Selon la légende nationale, la nuit précédente, il eut la vision d'un pélican noir portant dans son bec un rouleau affichant l'inscription *« Hoc signo vinces, niger onocrotalus »*. Cette vision fut adoptée comme le symbole de la renaissance nationale et conduisit plus tard à la création de l'Ordre du Pélican Noir.

Après sa victoire et la libération de la capitale, Muskar Ier fut proclamé roi en 1827, marquant la fin de la domination ottomane et la restauration du Royaume indépendant de Syldavie.

La célèbre bataille de Zileheroum est relatée dans les chroniques officielles du Royaume de Syldavie par l'écrivain national syldave, Miroslav Muscario, dans son roman *Le Pélican Noir* (édition de 1891) :

> « À l'aube du vingt-troisième jour du Mois des Moissons de l'an 1827, la plaine de Zileheroum était enveloppée d'une brume pâle qui sentait la terre humide et le sang avant même qu'une seule goutte n'ait été versée. Les hommes se tenaient silencieusement derrière leurs bannières, contemplant les rangs sombres de l'armée du dernier Khan turc, étirée devant eux comme un fleuve noir.
>
> Muskar, fils de guerriers et encore inconscient du destin qui l'attendait, tenait son cheval immobile au sommet d'une colline basse. Son regard était fixé non pas sur l'ennemi, mais sur les cieux. La nuit précédente, il avait eu une vision.
>
> Sous un ciel dépourvu d'étoiles, un gigantesque pélican noir descendit des nuages. Ses ailes couvraient la terre comme une tempête nocturne, et dans son bec, il portait un rouleau doré. Lorsque la créature s'arrêta devant lui, ses yeux flambèrent comme des charbons ardents et le rouleau se déroula de lui-même. Sur le parchemin figuraient des mots que Muskar n'avait jamais vus auparavant, et pourtant il les comprit instantanément : *Hoc signo vinces, nigrum onocrotalus*. "Par ce signe tu vaincras, ô Pélican Noir."
>
> Il se réveilla trempé de sueur, mais son cœur était rempli d'une étrange certitude. À présent, alors que les premiers rayons du soleil perçaient la brume, il ordonna qu'une nouvelle bannière soit hissée au-dessus de l'armée. Sur le tissu noir avait été brodée à la hâte, pendant la nuit, l'image du pélican de sa vision. Un murmure parcourut les rangs des guerriers.
>
> Les mercenaires vénitiens frappèrent leurs lances contre leurs boucliers. Les épéistes carinthiens firent le signe de la Croix. Et les hommes de Travunia et de Zachloumie, voyant l'étrange emblème flotter au-dessus de leurs têtes, sentirent que les dieux de la terre et du ciel marchaient à leurs côtés.
>
> Puis les trompettes retentirent. La bataille éclata comme une tempête.
>
> Les chevaux chargèrent en premier, projetant de la terre et des pierres en l'air. Les

flèches obscurcirent le ciel. Au centre de la plaine, les deux armées se heurtèrent avec une telle force qu'il sembla que le monde lui-même se fendait en deux.

Muskar combattit au premier rang. Son épée étincelait parmi les boucliers et les casques. Autour de lui, les hommes tombaient ; certains criaient de douleur, d'autres de fureur. Le champ de Zileheroum devint jonché de lances brisées, de chevaux morts et de bannières trempées de boue.

Pendant des heures, la victoire changea de camp. L'armée du Khan pressait sans relâche. Ses archers fauchaient les lignes alliées, et ses cavaliers s'engouffraient dans les brèches comme des loups se jetant sur un troupeau. C'est alors que Muskar vit la Bannière du Pélican menacée de tomber.

Le porte-étendard avait été touché à la gorge par une flèche et s'effondrait au sol.

Sans hésitation, le souverain éperonna sa monture vers le lieu du drame. Il saisit la hampe de ses propres mains et la leva bien haut au-dessus de sa tête. Le vent gonfla le tissu noir.

Pendant un instant, tout le monde le vit.

Ses propres hommes crurent que le pélican déployait ses ailes au-dessus du champ de bataille. Leurs ennemis jurèrent plus tard qu'un oiseau sombre avait véritablement survolé la plaine. Personne n'apprit jamais la vérité.

Ce qui est certain, c'est qu'à ce moment précis, les lignes du pacha ottoman fléchirent.

Les Vénitiens brisèrent son flanc droit. Les mercenaires carinthiens encerclèrent son infanterie. Et les guerriers de Muskar chargèrent en avant avec des cris qui résonnèrent jusqu'aux forêts sur les collines.

Peu avant le coucher du soleil, le dernier pacha de Zileheroum tomba de son cheval dans une mare de sang et de boue. Avec sa mort, l'ancienne époque prenait fin.

Muskar se tint parmi les morts et contempla le champ de la victoire. Autour de lui, les hommes s'agenouillèrent, épuisés et ensanglantés. Au-dessus de leurs têtes, la bannière noire flottait toujours au vent.

C'est ainsi, disent les chroniques, que le royaume naquit. Et c'est ainsi que naquit la légende du Pélican Noir.

Plus tard, en l'honneur de la vision qui l'avait guidé vers la victoire à Zileheroum, Muskar fonda l'Ordre du Pélican Noir, une confrérie de guerriers et de nobles qui juraient fidélité à la Couronne et au symbole de l'oiseau sacré.

Des siècles plus tard, les bardes chantaient encore que ce jour-là, au-dessus du carnage comme de la gloire, un pélican noir avait volé dans le ciel de Zileheroum, emportant dans son bec le destin de toute une nation. »

# Clove, Capitale du Royaume

Au cours des siècles qui suivirent, la capitale Clove se développa comme l'un des exemples les plus

remarquables de continuité historique. Ancienne mais exceptionnellement bien conservée, la ville est bâtie en calcaire jaune pâle et se distingue par ses grands palais de style vénitien et son abondance de ruines romaines.

Dominant le cœur de la ville se dresse la basilique Saint-Vladimir, saint patron de Clove, un monument d'une importance archéologique considérable, que l'on pense avoir été construit par des ingénieurs venus de Constantinople. Selon la tradition syldave, Saint Vladimir traversa la vallée de la Wladir au début du XIe siècle, lors des guerres entre les souverains de Dioclée et l'Empire bulgare. Les habitants de Clove l'accueillirent et lui offrirent refuge sur une colline fortifiée dominant la ville.

Lorsque le souverain fut plus tard reconnu comme martyr et saint, le peuple en vint à croire que le salut de la ville face à un raid ennemi avait été obtenu par son intercession. Sur le site où, selon la tradition, le saint avait prié, une petite chapelle fut d'abord érigée. Avec le temps, ce sanctuaire devint la basilique Saint-Vladimir. Depuis lors, le saint est considéré comme le protecteur à la fois de Clove et de la monarchie syldave.

Décorée dans le style byzantin de mosaïques et d'icônes sacrées, la basilique est couronnée par un dôme imposant, tandis qu'une part importante de l'approvisionnement en eau de la ville est toujours assurée par un aqueduc romain en état de marche.

La vieille ville, connue sous le nom de *Clovinum*, s'étend le long de la crête et est dominée par le château médiéval, construit dans un style italien austère avec des tours, des créneaux et des portes fortifiées.

Faisant face au château de l'autre côté de la place centrale se dresse le Palais des Souverains, un édifice du XVIIIe siècle achevé en 1742 à la suite de démolitions massives de structures médiévales. Après la restauration du royaume en 1827, il fut transformé en résidence royale.

À l'ouest de la ville, au sein des jardins royaux, subsistent les ruines du *Clovinum* romain, qui s'était lui-même développé sur un oppidum antérieur des Labéates, l'une des plus importantes tribus illyriennes de la région. Deux temples à colonnes, les vestiges d'une grande villa urbaine, des statues et une structure paléochrétienne carrée ornée de mosaïques complexes forment le cœur de ce complexe archéologique.

Ici, la famille royale assistait traditionnellement à des représentations musicales et théâtrales dans un théâtre romain reconstitué. L'aqueduc, l'une des réalisations d'ingénierie les plus importantes de l'Antiquité en Syldavie, continue d'acheminer l'eau depuis les sources situées au nord de la forteresse de Saint-Vladimir.

La vie de la ville s'étend bien au-delà de ses murs. Sur la rive nord de la rivière Wladir s'élève l'Extra-Muros, la Ville Basse, caractérisée par des palais de style vénitien et des quartiers commerciaux animés, tandis que du côté ouest se dresse le quartier musulman avec ses élégants minarets.

Entre ces deux zones se trouve le célèbre Grand Bazar des Trois Portes, un marché couvert fondé à l'époque ottomane qui est devenu le principal centre commercial de la Syldavie. Là, les marchands de l'Adriatique, de Dalmatie, de Bordurie et de l'intérieur des Balkans se rassemblent pour échanger des textiles, des épices, du vin, du bois de construction et des métaux précieux. Le long des pentes sous les remparts antiques se dressent de vieilles demeures, aujourd'hui habitées par artisans et ouvriers.

À l'est de la ville s'étend Sankt Budvar, qui est passé d'un village de pêcheurs du XVIIe siècle à un faubourg raffiné abritant un opéra et les résidences de familles nobles. À partir des années 1760, il devint un pôle commercial et administratif majeur, accueillant les demeures des notables locaux, les consulats étrangers et les missions commerciales représentant les cités de l'Adriatique.

Après la restauration du royaume en 1827, les ministères du gouvernement et les missions diplomatiques des puissances européennes s'y installèrent.

Sur la rive sud de la Wladir s'étend la Nouvelle Clove, un quartier qui s'est développé à la fin de la période ottomane et qui a fini par regrouper les marchés, les ateliers et les casernes de la ville. En son cœur se trouvait le Nouveau Marché, fondé en 1670 à l'initiative de notables et marchands locaux, marquant l'émergence d'une classe moyenne urbaine prospère.

Grâce à sa position stratégique sur les routes commerciales reliant l'Adriatique à l'intérieur des Balkans, le quartier connut une croissance rapide et, au XVIIIe siècle, il était devenu le premier centre économique du pays. Après la restauration du royaume en 1827, la ville s'étendit systématiquement vers le sud, absorbant les anciennes colonies et acquérant progressivement le caractère urbain moderne qu'elle conserve aujourd'hui.

# Voyageurs, Diplomates et Romantiques

Au cours du XIXe siècle, la Syldavie commença à attirer des voyageurs, des diplomates et des érudits européens captivés par son passé médiéval, ses paysages montagneux et son caractère culturel unique. Parmi eux se trouvait Valentina Castafiore, la fille d'un diplomate italien ayant servi de nombreuses années auprès des cours de l'Adriatique et lointaine parente de la future célèbre soprano Bianca Castafiore.

Valentina visita la Syldavie en 1878 à l'occasion des festivités du couronnement du roi Muskar II, un événement qui attira des délégations et des observateurs de nombreux pays européens.

Dans son journal, Valentina Castafiore note que sa famille et sa suite personnelle devaient traverser l'Europe en train jusqu'à Venise, et de là embarquer sur un bateau à vapeur à destination de Dbrnuk, le principal port adriatique de la Syldavie. De Dbrnuk, ils poursuivraient en train vers la capitale, Clove, où ils comptaient assister aux célébrations marquant le couronnement du roi Muskar II.

Dans les premières pages de son journal, elle exprime un enthousiasme particulier pour la vieille ville de Clove et son intention de consacrer du temps à sa passion artistique favorite, l'aquarelle, en immortalisant les ruines du château médiéval et les palais vénitiens surplombant la rivière Wladir.

De ses carnets de voyage émerge le portrait d'une société dynamique et cosmopolite, où l'ancienne aristocratie syldave côtoyait les diplomates, marchands et visiteurs de tous les coins d'Europe. Valentina décrit de splendides bals organisés dans les palais et demeures de Clove, des banquets officiels, des défilés festifs et des réceptions auxquels participait l'élite de la société syldave, dont les membres entretenaient d'étroits liens familiaux et diplomatiques avec les grandes cours du continent.

Dans les pages de son journal, elle exprime également le souhait de faire la connaissance des jeunes officiers des célèbres Hussards syldaves et de participer aux grands bals de la capitale où, note-t-elle avec un enthousiasme juvénile, « une jeune demoiselle peut passer une nuit entière à danser parmi les personnes les plus nobles et les plus charmantes du royaume ».

Son témoignage complète le tableau de l'importance internationale croissante de la région à l'ère napoléonienne. Selon des sources syldaves et dalmates ultérieures, l'amiral Nelson et Emma, Lady Hamilton, séjournèrent brièvement en 1799 dans le port méridional de Kataro dans le cadre des opérations navales britanniques en Adriatique, à Naples et dans les îles Ioniennes pendant les guerres napoléoniennes.

La tradition veut qu'une partie de la flotte britannique ait été ravitaillée et ait subi des réparations mineures dans la grande lagune de la région, qui était déjà utilisée depuis le XVIIIe siècle comme un mouillage sûr pour les navires marchands et militaires traversant l'Adriatique.

Dans la copie ultérieure d'une lettre adressée à l'ambassadeur britannique à Naples, Nelson aurait décrit la baie de Kataro comme « un port naturel d'une sécurité exceptionnelle, entouré de montagnes capables d'abriter une flotte entière contre toutes les tempêtes de l'Adriatique ». Bien que cette référence n'apparaisse pas dans les éditions britanniques connues de sa correspondance, elle fait toujours partie de la tradition historique locale.

En 1819, Lord Byron — l'un des plus grands poètes du romantisme anglais aux côtés de Shelley et Keats, héros de la guerre d'indépendance grecque et symbole international du libéralisme et du philhellénisme — visita Clove au cours de ses voyages à travers l'Italie et la région de l'Adriatique, en compagnie de la comtesse italienne, écrivaine et son dernier grand amour, Teresa Guiccioli.

Leur relation passionnée dura approximativement de 1819 à 1823. Durant son séjour en Syldavie, Byron travailla sur des passages de *Don Juan* et, enchanté par la beauté naturelle du pays, écrivit une phrase restée célèbre dans la tradition syldave, décrivant son littoral comme « la plus belle rencontre entre la terre et la mer ».

Teresa Guiccioli, dans des mémoires attribués à des membres de son cercle familial, décrivit Clove comme « une ville de pierre dorée et de jardins ombragés, suspendue entre les montagnes et la mer ». Elle semble avoir été particulièrement impressionnée par les remparts antiques de la ville, les dômes byzantins de la basilique Saint-Vladimir et les marchés colorés où se mêlaient marchands de Venise, de Dalmatie et de l'intérieur des Balkans.

Dans un récit ultérieur, elle écrivit que « les soirées à Clove possèdent une sérénité que je n'ai trouvée ni à Venise ni à Ravenne ; les lumières des maisons se reflètent sur la rivière Wladir, tandis que les cloches des églises se mêlent aux voix des bateliers et aux appels des muezzins ».

De nombreux historiens considèrent cette description comme l'un des premiers portraits littéraires de la capitale syldave.

# Le Sceptre d'Ottokar et la Crise de 1938

Les conflits avec la Bordurie au cours du XIXe siècle affectèrent profondément l'équilibre politique de la région. L'Europe elle-même changeait rapidement.

La crise politique la plus grave de la Syldavie de l'entre-deux-guerres éclata en 1938, lorsqu'un complot visant à renverser la monarchie, soutenu par la Bordurie voisine, fut découvert. Selon des archives étatiques ultérieures, la conspiration était organisée par des milieux pro-bordures au sein de l'armée et de l'aristocratie, qui cherchaient à provoquer une crise constitutionnelle et à faciliter l'annexion du pays.

Au cœur de ce plan se trouvait le vol du Sceptre d'Ottokar, le symbole le plus sacré de la monarchie syldave. Selon une coutume ancienne, le roi devait porter le sceptre lors de la fête annuelle de Saint-Vladimir ; sa perte aurait suffi à jeter le doute sur la légitimité du trône de Muskar XII.

Selon la tradition syldave, le Sceptre d'Ottokar est la relique la plus ancienne et la plus sacrée du royaume. Les chroniques royales indiquent qu'il appartenait à l'origine à Ottokar le Grand, le dirigeant légendaire des premières tribus syldaves. Lors de l'unification du pays au XIIe siècle, il fut confié à Radoslav Ier, fondateur du royaume médiéval, et à partir de cette date, il fut utilisé à chaque couronnement comme symbole de la continuité de l'État et de la légitimité de la dynastie.

À la suite de la conquête ottomane du XVe siècle, le sceptre fut mis en sécurité par des moines du monastère de Saint-Vladimir et caché dans les provinces montagneuses des Zmyhlpathes. La tradition soutient qu'il y resta pendant près de quatre siècles, gardé par une confrérie secrète fidèle à la monarchie syldave.

Lorsque Muskar Ier mena le soulèvement national de 1827, le sceptre fut présenté publiquement pour la première fois depuis des générations. Lors de son couronnement à Clove, il fue tenu au-dessus de la tête du nouveau roi en signe de renaissance de l'ancienne monarchie et de restauration de la légitimité de l'État.

Depuis cette époque, chaque monarque de Syldavie est tenu de porter le Sceptre d'Ottokar lors de la cérémonie d'intronisation. Selon la coutume, sa perte rend invalide toute revendication au trône, un fait qui explique l'immense importance politique qu'il conserve encore aujourd'hui.

Un rôle décisif dans l'échec de la conspiration fut joué par le jeune journaliste belge Tintin, qui se

trouvait alors en Syldavie en tant que correspondant pour *Le Petit Vingtième*, une publication déjà réputée pour ses reportages internationaux. En suivant les mouvements des conspirateurs et en enquêtant sur leurs contacts avec des agents bordures, il réussit à démasquer le réseau lié aux services de renseignement du pays voisin et alerta les autorités à temps.

Selon les rapports officiels de l'époque, Tintin prit une part active à l'opération de récupération du Sceptre d'Ottokar, qui avait été secrètement transporté vers la frontière avec l'intention de le faire disparaître avant la cérémonie royale.

Grâce à son intervention rapide, le sceptre fut récupéré quelques heures seulement avant la procession annuelle de Saint-Vladimir et restitué à la cour royale. Les dirigeants de la conspiration furent arrêtés ou s'enfuirent en Bordurie, tandis que le roi Muskar XII put apparaître en public arborant la relique sacrée, préservant ainsi la légitimité incontestée de la monarchie.

En reconnaissance de ses services rendus au royaume, Tintin fut décoré de l'Ordre du Pélican Noir, l'une des plus hautes distinctions du pays et un honneur exceptionnellement rare pour un citoyen étranger. Il fut également proclamé Ami d'honneur de la Syldavie.

# Guerre, Occupation et Exil

L'échec du coup d'État renforça temporairement le prestige de la monarchie et fut considéré comme un triomphe pour l'indépendance de la Syldavie. Pourtant, les événements de 1938 révélèrent à la fois les ambitions expansionnistes de la Bordurie et la position géopolitique vulnérable du royaume.

Aujourd'hui, les historiens considèrent cette crise comme un prélude à l'invasion et à l'occupation bordures qui suivirent durant la Seconde Guerre Mondiale. Malgré la chute ultérieure de Clove et l'exil de Muskar XII, la défense réussie de la monarchie en 1938 resta un symbole d'unité nationale et de résistance, occupant une place centrale dans la mémoire collective du peuple syldave.

Après l'échec du complot bordure de 1938 et la préservation de la monarchie du roi Muskar XII, la Syldavie entra dans une période de stabilité apparente. Dès 1939, cependant, sa position géopolitique devint de plus en plus fragile. La puissance croissante de la Bordurie, son association étroite avec les régimes autoritaires d'Europe centrale et la militarisation de la frontière créèrent un climat de tension permanent à travers les Balkans.

La Syldavie, petit royaume stratégiquement important situé entre l'Adriatique et l'intérieur montagneux des Balkans, chercha d'abord à mener une politique de neutralité. Le gouvernement de Clove maintint des relations commerciales tant avec les puissances occidentales qu'avec les États voisins d'Europe de l'Est, tandis que le roi Muskar XII tenta d'éviter toute implication militaire directe.

Malgré ces efforts, l'influence bordure avait déjà profondément pénétré le pays au début de 1940. Des pans importants de l'armée et de l'administration considéraient l'alignement politique sur la Bordurie comme inévitable. La police secrète du maréchal Plekszy-Gladz établit un vaste réseau d'agents à travers la Syldavie, en particulier dans les districts industriels et les universités de la capitale.

La crise atteignit son apogée en avril 1941, lorsque les forces militaires bordures franchirent la frontière orientale sous prétexte de « préserver la stabilité dans la région ». La résistance de l'armée syldave fut brève mais farouche, particulièrement dans les provinces montagneuses des Zmyhlpathes.

Les Zmyhlpathes occupent les régions septentrionales et orientales du pays. Elles sont considérées comme la patrie historique des *Populi Syldavari* et se distinguent par leurs gorges profondes, leurs forêts denses et leurs monastères isolés. Pendant la période ottomane, ces régions conservèrent un degré considérable d'autonomie et servirent de refuge aux rebelles et aux fugitifs.

En moins de deux semaines, Clove était tombée et la famille royale fuyait le pays par l'Adriatique.

Embarquant à bord d'un destroyer britannique au port de Dbrnuk, ils s'échappèrent d'abord vers Bari, dans le sud de l'Italie, puis s'installèrent à Londres, où le roi Muskar XII établit un gouvernement en exil avec le soutien des Alliés.

La période d'occupation (1941-1944) s'avéra décisive dans le façonnement de l'identité syldave moderne. L'administration bordure imposa la censure, procéda à des arrestations de masse et mena une vaste politique d'assimilation culturelle. L'usage de la langue bordure devint obligatoire dans l'administration publique, tandis qu'une grande partie de la presse fut placée sous le contrôle de l'État.

Dans le même temps, cependant, un puissant mouvement de résistance émergea. Des organisations de guérilla se formèrent dans les régions montagneuses, composées d'officiers monarchistes, de paysans et d'étudiants. Les monastères du nord de la Syldavie jouèrent également un rôle important, servant de centres de collecte de renseignements et de voies d'évasion pour les réfugiés politiques.

Durant les dernières années de la guerre, la Syldavie devint un terrain d'affrontement entre l'influence occidentale et l'influence soviétique. L'avancée du front de l'Est dans les Balkans entraîna l'effondrement de l'administration d'occupation bordure à l'automne 1944.

Le roi Muskar XII revint à Clove au début de 1945 sous la protection des forces alliées, quelques semaines seulement après la libération du pays. Son retour fut salué par des foules nombreuses comme un symbole d'unité nationale et de restauration de l'ordre constitutionnel.

Pendant les premières années de l'après-guerre, le monarque joua un rôle essentiellement symbolique, supervisant la reconstruction du pays et sa transition vers l'ère moderne.

# L'Après-Guerre et la Syldavie Moderne

La période de l'après-guerre s'avéra politiquement complexe. Bien que la monarchie ait survécu, le pays se retrouva dans une position exceptionnellement difficile entre l'Est et l'Ouest. La Bordurie, désormais État socialiste gouverné par un système de parti unique, continuait de chercher à exercer une influence politique en Syldavie par le biais de réseaux d'espionnage et de pressions le long de la frontière.

Au cours des années 1950, la Syldavie mena une politique de neutralité armée, semblable à celle adoptée par plusieurs petites monarchies européennes de l'époque. Malgré la reprise économique et le développement du tourisme sur la côte adriatique, la société resta profondément marquée par l'expérience de l'occupation.

Aujourd'hui, les historiens s'accordent généralement à dire que les années 1938-1945 ont façonné de manière décisive la conscience nationale syldave moderne. La préservation du Sceptre d'Ottokar pendant la guerre acquit une puissante signification symbolique et fut considérée après-guerre comme la représentation de la continuité de l'État et de l'indépendance de la nation.

# Le Programme Spatial Syldave et la première mission habitée vers la Lune (1947–1952)

La fin de la Seconde Guerre mondiale marqua le début d'une nouvelle ère de renouveau technologique pour le Royaume de Syldavie. L'expérience de l'occupation et la prise de conscience que la survie d'un petit État dépendait non seulement de sa force militaire mais aussi de l'excellence scientifique poussèrent la Couronne à financer une série de programmes de recherche ambitieux dans les hautes technologies.

La plus importante de ces initiatives fut le Programme Royal de Recherche Fusologique et Spatiale, approuvé en 1947 et placé sous la direction de l'éminent physicien, le professeur Tryphon Tournesol. Dans une région montagneuse de Syldavie sous haute surveillance, l'un des centres de recherche les plus avancés d'Europe fut établi, où des centaines de scientifiques, ingénieurs et

techniciens travaillèrent dans le secret le plus absolu.

Le développement de la fusée X-FLR6 représenta le point culminant du savoir-faire technologique syldave. Propulsé par un système de propulsion nucléaire et doté de technologies de guidage inédites pour l'époque, l'engin spatial était exclusivement conçu pour l'exploration spatiale habitée. L'importance stratégique du programme en fit rapidement la cible des services de renseignement étrangers et de réseaux d'espionnage organisés, qui tentèrent à plusieurs reprises d'en dérober les secrets technologiques. Ces tentatives furent déjouées avec succès par le Service de Sécurité Royale, confirmant l'efficacité de l'appareil de contre-espionnage syldave.

Au printemps 1952, le lancement historique de la première mission habitée au monde vers la Lune eut lieu depuis le Centre Spatial Royal. L'équipage, composé du professeur Tournesol, du journaliste Tintin, du capitaine Haddock et de l'ingénieur Frank Wolff, se posa avec succès sur la surface lunaire, effectua des recherches scientifiques sur le satellite naturel de la Terre et revint sain et sauf en Syldavie. Au cours de la mission, l'ingénieur Frank Wolff perdit la vie après avoir volontairement quitté le vaisseau spatial dans un acte de sacrifice suprême afin d'augmenter les chances de retour de l'équipage restant. Son sacrifice est considéré aujourd'hui comme l'un des actes de courage les plus nobles de l'histoire de l'exploration spatiale syldave.

Le succès de la mission fit de la Syldavie la première nation de l'histoire à réaliser à la fois un vol spatial habité et un alunissage, près de dix ans avant le début de la course à l'espace plus connue entre les États-Unis et l'Union soviétique. Malgré cet accomplissement extraordinaire, le gouvernement limita délibérément la diffusion publique d'informations sur le programme, estimant que la révélation de ses capacités technologiques perturberait l'équilibre fragile de la guerre froide et exposerait le Royaume à d'importants risques géopolitiques.

Après l'achèvement de la mission, une part substantielle des infrastructures de recherche continua de fonctionner à des fins exclusivement scientifiques, tandis qu'une grande partie de la documentation du programme resta classifiée pendant des décennies. La position officielle du Royaume a toujours soutenu que le Programme Spatial Syldave n'avait jamais été conçu comme une démonstration de puissance militaire ou politique, ni comme le premier chapitre d'une compétition spatiale internationale, mais plutôt comme une contribution au progrès scientifique et à l'exploration pacifique de l'espace.

Dans la Syldavie moderne, la mission de 1952 est considérée comme l'un des plus grands exploits de l'histoire de la nation, au même titre que la restauration de la monarchie et la défense de l'indépendance du Royaume. Chaque année, le Musée Royal des Sciences de Klow accueille une exposition permanente commémorant cette mission, rappelant aux nouvelles générations qu'un petit royaume européen a prouvé que la vision et la détermination scientifiques pouvaient transcender les limites imposées par la géographie, la taille et l'influence géopolitique.

Ce n'est qu'après la fin de la guerre froide et le déclassement partiel des Archives Royales qu'il devint possible d'étudier toute l'étendue du Programme Spatial Syldave. La publication des dossiers techniques, du matériel photographique, des rapports de mission et des documents gouvernementaux confirma que l'expédition lunaire de 1952 n'était ni une légende ni un produit de la propagande d'État, mais l'une des réalisations scientifiques les plus remarquables du XXe siècle. Pendant des décennies, elle était pourtant restée largement méconnue au-delà des frontières de la Syldavie, éclipsée par les réalités géopolitiques et le secret stratégique qui définissaient la guerre froide.

# La Crise Tournesol (1960)

En 1960, les relations entre la Syldavie et la Bordurie connurent l'une des périodes les plus tendues et les plus critiques de l'après-guerre. L'enlèvement de l'éminent scientifique, le professeur Tryphon Tournesol, par des agents des renseignements bordures déclencha une crise diplomatique majeure, mettant en lumière l'importance stratégique que la recherche scientifique syldave avait acquise

pendant la guerre froide. Bien que le succès de l'opération de sauvetage ait empêché la fuite de connaissances technologiques hautement sensibles, elle exposa également d'importantes faiblesses dans le système de protection des personnes engagées dans des recherches d'importance stratégique nationale pour le Royaume.

En conséquence immédiate de cette crise, le gouvernement entreprit une réorganisation complète du Service de Sécurité Royale, en établissant des unités spécialisées de contre-espionnage et en renforçant les protocoles de sécurité pour les institutions de recherche et les installations stratégiques dans tout le Royaume. Parallèlement, de nouvelles mesures furent introduites pour protéger la communauté scientifique et les programmes technologiques critiques, tandis que la coopération entre l'armée et les services de renseignement civils était considérablement renforcée.

La « Crise Tournesol », comme elle devint connue dans l'historiographie syldave, est largement considérée comme un tournant dans l'évolution de la doctrine de sécurité nationale du Royaume. Elle marqua la transition de la Syldavie vers un système de sécurité nationale moderne et intégré, capable de relever les défis posés par les réalités géopolitiques de la guerre froide.

# L'Ère de l'Après-Guerre Froide

L'effondrement des régimes socialistes d'Europe de l'Est à la fin du XXe siècle affecta profondément l'équilibre politique des Balkans et, en particulier, les relations entre la Syldavie et la Bordurie.

La dissolution du système de parti unique en Bordurie en 1991 fit initialement naître l'espoir d'une réconciliation et d'une normalisation. La transition s'avéra cependant instable. Malgré l'abandon de l'ancien régime, des pans importants de l'appareil d'État — en particulier les services de sécurité, l'armée et la bureaucratie — restèrent sous l'influence de personnalités dont les carrières et la vision avaient été façonnées pendant la guerre froide.

La Syldavie aborda la nouvelle ère d'une manière différente. La monarchie, ayant survécu à la fois à l'occupation bordure et aux pressions de la guerre froide, assuma un rôle de plus en plus symbolique et fédérateur. Le roi Ottokar IV, connu avant son accession au trône sous le nom de prince Muskar, se fit le champion d'une politique d'intégration européenne et de modernisation institutionnelle.

Au cours des années 1990, le pays connut une croissance économique significative. Sa position sur l'Adriatique, sa stabilité politique et sa réputation de « royaume européen tranquille » attirèrent à la fois les investissements et le tourisme. La vieille ville de Clove fut classée monument du patrimoine culturel, tandis que les stations balnéaires de la côte sud devinrent des destinations parmi les plus prisées de la Méditerranée.

Clove elle-même émergea comme un pôle culturel et universitaire majeur de l'Europe du Sud-Est. L'architecture de l'entre-deux-guerres de la ville, ses palais royaux et ses cafés historiques contribuèrent à façonner une identité culturelle distinctive où coexistent harmonieusement les traditions d'Europe centrale, des Balkans et de la Méditerranée.

La plupart des historiens contemporains s'accordent à dire que la Syldavie représente l'exemple caractéristique d'un petit État européen façonné sous la pression constante de puissances plus grandes, mais qui est parvenu à survivre grâce à sa capacité d'adaptation institutionnelle, sa cohésion culturelle et une solide mémoire historique.

Ainsi, la Syldavie apparaît comme un univers historique complet au sein duquel l'héritage romain, la tradition byzantine, la puissance médiévale et la modernité européenne coexistent, donnant l'impression d'un lieu qui, bien que né de l'imagination, possède la profondeur et la texture d'une histoire authentique.

## Épilogue

Et c'est ici que s'achève notre voyage.

Des sommets embrumés des Zmyhlpathes et des anciennes citadelles des premières tribus jusqu'aux palais de Clove, au Sceptre d'Ottokar et aux aventures du XXe siècle, nous avons suivi les traces d'un peuple qui a vécu entre histoire et légende.

Nous avons rencontré des rois et des guerriers, des moines et des voyageurs, des poètes, des diplomates et des rebelles. Nous avons arpenté les ruelles de l'ancienne capitale, écouté les cloches de Saint-Vladimir, déambulé dans les marchés de la Ville Basse et contemplé les ruines de l'antique Clovinum. Nous avons vu des empires s'élever et s'effondrer, des armées franchir les montagnes et des frontières se déplacer, tandis que la mémoire du pays perdurait.

Peut-être la Syldavie n'est-elle jamais apparue sur les cartes des géographes. Pourtant, elle a existé dans les pages des chroniques, dans les chants des bardes, dans les souvenirs des voyageurs et dans l'imagination de ceux qui cherchent encore des lieux où l'histoire ne s'est pas détachée du rêve. Et cela suffit peut-être.

Car chaque nation se fonde non seulement sur des pierres, des batailles et des décrets royaux, mais aussi sur les histoires qu'elle raconte sur elle-même. La Syldavie, née de l'imagination mais vêtue des couleurs de l'histoire européenne, nous rappelle que les légendes révèlent souvent des vérités que les seuls faits ne peuvent exprimer.

Tandis que cette chronique s'achève, les tours de Clove s'estompent une nouvelle fois dans le lointain, les eaux de la Wladir poursuivent leur voyage silencieux vers l'Adriatique, et le Pélican Noir déploie toujours ses ailes au-dessus du royaume.

Et quelque part, entre histoire et légende, la Syldavie continue d'exister.

> *« Les légendes sont l'ombre que l'histoire laisse derrière elle. »*
>
> — Proverbe syldave

# Postface

## La Syldavie d’Hergé : Un royaume fictif pour une Europe en crise

Lorsque Georges Remi — l’homme qui allait devenir mondialement connu sous le pseudonyme d’Hergé — commença à dessiner *Le Sceptre d’Ottokar* au cours de l’été 1938, l’Europe se trouvait à un carrefour historique. Le continent n’avait pas encore sombré dans la Seconde Guerre mondiale, mais les signes de la catastrophe imminente étaient déjà visibles pour quiconque voulait bien les voir.

L’Allemagne nazie s’était réarmée, Hitler avait transformé la République de Weimar en un État totalitaire, et l’Italie de Mussolini avait déjà manifesté ses ambitions expansionnistes en Afrique et dans les Balkans. En mars 1938, l’Autriche avait été absorbée par le Troisième Reich lors de l’infâme *Anschluss*, tandis que quelques mois plus tard, la Tchécoslovaquie allait se retrouver dans le collimateur de la politique allemande. Pour beaucoup d’Européens, la paix semblait encore possible. Pour d’autres, la crise avait déjà commencé.

Hergé appartenait à ce second groupe.

Bien qu’il ne fût ni théoricien politique ni historien, il possédait une conscience aiguë des événements qui se déroulaient autour de lui. Avec *Le Lotus bleu*, il avait déjà démontré que les aventures de Tintin pouvaient servir de support pour commenter les affaires internationales. Dans *Le Sceptre d’Ottokar*, il alla plus loin encore. Pour la première fois, il plaça son héros non pas dans un pays réel, mais dans un État entièrement issu de son imagination.

Cette décision était loin d’être fortuite. Si Hergé avait choisi de situer son histoire en Autriche, en

Hongrie ou en Tchécoslovaquie, l'œuvre serait immédiatement devenue une déclaration politique directe. En créant la Syldavie, il acquit cependant une liberté bien plus grande. Il pouvait évoquer la menace du totalitarisme sans nommer explicitement les principaux acteurs de son époque. Il pouvait raconter l'histoire d'une petite nation confrontée à la perte de son indépendance sans être limité par les circonstances particulières d'un pays précis.

De cette manière, la Syldavie devint bien plus qu'un royaume de fiction. Elle devint le symbole de tous ces petits États européens vivant dans l'ombre de voisins plus puissants.

Hergé comprenait exceptionnellement bien cette réalité. En tant que Belge, il vivait dans un pays qui avait subi deux invasions allemandes en l'espace d'une seule génération. L'idée que l'indépendance d'un petit État puisse être menacée par les ambitions d'une grande puissance n'était pas une théorie abstraite. Elle faisait partie de l'expérience collective de sa nation.

Ainsi, derrière l'affrontement fictif entre la Syldavie et la Bordurie se cachait une angoisse européenne bien réelle. La Bordurie représentait les régimes totalitaires cherchant à s'étendre au-delà de leurs frontières. La Syldavie représentait les nations plus modestes luttant pour préserver leur indépendance politique et leur identité culturelle.

Plus intrigant encore est le fait qu'Hergé ne dépeigne pas le danger comme étant de nature purement militaire. La destruction de l'indépendance syldave commence par des complots, des agents secrets, de la propagande politique et des tentatives de déstabilisation des institutions. L'invasion n'est pas la première étape ; elle est la dernière.

Cette observation apparaît aujourd'hui remarquablement prémonitoire. Hergé avait compris que les régimes totalitaires ne s'appuyaient pas uniquement sur la puissance militaire. Ils dépendaient tout autant de l'affaiblissement de la confiance dans les institutions, de la création de divisions internes et de l'exploitation des crises politiques. *Le Sceptre d'Ottokar* n'est pas seulement l'histoire d'une tentative de conquête. C'est une histoire sur la fragilité même de la légitimité politique.

Le choix des Balkans comme cadre est tout aussi significatif.

Pour l'imaginaire de l'Europe occidentale du début du XXe siècle, les Balkans représentaient un paysage presque mythique. C'était la région où l'Orient et l'Occident se rencontraient, où le catholicisme, l'orthodoxie et l'islam se croisaient, et où se superposaient les héritages de Rome, de Byzance et de l'Empire ottoman. Les voyageurs du XIXe siècle décrivaient fréquemment cette zone comme un monde de châteaux, de monastères, de tribus montagnardes, de rois, de révolutionnaires et de légendes.

C'est précisément cette matière première qu'Hergé utilisa pour bâtir la Syldavie.

Son pays ne correspond à aucun État réel en particulier. Il s'agit plutôt d'une mosaïque d'influences balkaniques. Des éléments tirés de l'Albanie, du Monténégro, de la Serbie, de la Roumanie, de la Bulgarie et de la Bosnie se combinent pour former un tout cohérent. Les uniformes des gardes, les routes de montagne, les châteaux, les traditions religieuses et les costumes locaux s'inspirent tous de l'ensemble de l'Europe du Sud-Est.

C'est peut-être ce qui explique pourquoi la Syldavie semble si authentique. Elle n'est la copie d'aucun endroit réel. Elle est la distillation de nombreux lieux réels.

En se penchant aujourd'hui sur l'œuvre d'Hergé, près d'un siècle après sa création, on est frappé non seulement par son imagination, mais aussi par sa clairvoyance. *Le Sceptre d'Ottokar* a été écrit à la veille de la plus grande catastrophe que l'Europe ait connue au XXe siècle. La guerre qu'Hergé redoutait a fini par éclater en 1939. Bon nombre des petites nations que la Syldavie cherchait symboliquement à défendre allaient effectivement être confrontées à l'invasion, à l'occupation et à la dictature.

C'est pourquoi cette histoire continue de résonner chez les lecteurs d'aujourd'hui. Ce n'est pas simplement une aventure classique de Tintin. C'est aussi un rappel que la liberté des petites nations,

l’indépendance des États et la résilience des institutions démocratiques ne doivent jamais être considérées comme acquises.

La Syldavie n’est peut-être jamais apparue sur les cartes de l’Europe. Pourtant, elle a existé dans l’imagination d’un créateur qui a su déceler les dangers de son époque avant bien d’autres, et qui a utilisé le pouvoir du récit pour les mettre en lumière.

Et c’est peut-être pour cela que, tant d’années après, le petit Royaume du Pélican Noir semble encore si réel.

Car derrière les légendes, les châteaux et les sceptres royaux se cache une histoire authentique : celle de l’Europe du XXe siècle et de sa lutte permanente contre l’autoritarisme et le totalitarisme.

# La Syldavie au-delà des pages de Tintin

Rares sont les pays de fiction qui ont réussi à s’affranchir des frontières de la littérature pour acquérir une forme singulière d’existence « réelle » dans l’imagination collective de leurs lecteurs. La Syldavie en est sans doute l’exemple le plus remarquable.

La profusion extraordinaire de détails avec laquelle Hergé a construit le Royaume du Pélican Noir — sa langue, son drapeau, ses armoiries nationales, ses cérémonies royales, son histoire et ses coutumes — a donné à de nombreux passionnés de Tintin l’impression qu’il s’agissait d’un pays situé juste au-delà des limites des cartes réelles. Au fil des décennies, la Syldavie a acquis une curieuse seconde vie en dehors des pages des bandes dessinées.

Dans divers pays européens — et au-delà —, des « consulats » symboliques de Syldavie ont été créés par des clubs de tintinophiles, des collectionneurs et des spécialistes de l’œuvre d’Hergé. Ces consulats ne revendiquent bien sûr aucun statut officiel d’État ; ils servent plutôt de lieux de rencontre pour des personnes partageant une même affection pour l’univers de Tintin et pour le pays imaginaire créé par l’artiste belge.

Au fil du temps, ces consulats individuels se sont connectés les uns aux autres, formant un réseau international informel d’amis de la Syldavie.

Comme ils le déclarent souvent eux-mêmes :

> « Les consuls de Syldavie forment un réseau international de passionnés de Tintin dont la mission est de représenter la Syldavie dans leur propre pays et, au-delà, de promouvoir l’œuvre même d’Hergé. »

Ce phénomène est remarquable. Peu d’œuvres littéraires ou graphiques ont réussi à créer une nation fictive si convaincante que ses lecteurs ont ressenti le besoin de la représenter — ne serait-ce que symboliquement — dans le monde réel.

D’une certaine manière, la Syldavie a suivi le même chemin que de nombreuses nations réelles. Elle est née d’un récit, s’est dotée de symboles, a réuni une communauté de personnes qui s’y sentaient attachées, et a fini par se faire une place dans la mémoire collective.

C’est peut-être là la plus grande réussite d’Hergé.

Il ne s’est pas contenté de créer le décor d’une aventure de Tintin. Il a créé un pays qui continue d’être habité par ses lecteurs. Un pays qui, bien qu’il ne soit jamais apparu sur les cartes de l’Europe, possède toujours des citoyens, des ambassadeurs et des consuls à travers le monde.

Le présent ouvrage a été écrit à Athènes sous l’égide du Consulat de Syldavie de la ville d’Athènes, perpétuant ainsi à sa manière cette longue et honorable tradition des amis du Royaume du Pélican Noir.

# À propos de l’auteur

**Nikos Vasileiadis** est né à Athènes en 1963. Il a étudié la théologie et la philosophie à l’Université d’Athènes avant de poursuivre ses études de troisième cycle en philosophie à l’Université d’Édimbourg.

Sa carrière professionnelle s’étend aux domaines de l’éducation, de la recherche, de la communication et des politiques publiques. Il a occupé des postes à responsabilité au sein du Comité d’organisation des Jeux olympiques d’Athènes 2004, de la Fondation nationale de la recherche scientifique grecque (*National Hellenic Research Foundation*), du Parlement hellénique, du Parlement européen et de la Fondation pour la jeunesse et l’apprentissage tout au long de la vie.

Entre 2012 et 2016, il a exercé les fonctions de directeur scientifique du programme des Nations Unies « Agenda 2030 pour le développement durable », en coopération avec *Project Everyone* et l’UNICEF. Cette initiative a été récompensée par le Prix du développement durable de la Commission européenne en 2019.

Membre de l’*International Journalism Network* et du Centre européen du journalisme, il collabore activement depuis de nombreuses années en tant que chroniqueur et analyste des affaires internationales.

L’histoire, la philosophie, la pensée politique et le patrimoine culturel européen constituent les piliers constants de ses intérêts intellectuels. Dans le présent volume, il s’attache à mettre en lumière l’un des paysages les plus fascinants de l’imaginaire européen : la Syldavie d’Hergé.

À la convergence des références historiques, des traditions balkaniques et de l’invention littéraire, il explore les points de rencontre entre le mythe et l’histoire, là où l’imagination devient un vecteur de mémoire et de culture.

La Syldavie n’a jamais existé en tant qu’État. Pourtant, elle a existé en tant qu’idée. Et les idées laissent parfois une empreinte plus profonde que l’histoire elle-même.

Syldavia may never have appeared on the maps of Europe. Yet it lived in the imagination of a creator who recognized the dangers of his age and used the power of storytelling to reveal them.

Perhaps that is why, so many years later, the small Kingdom of the Black Pelican still feels so real. Behind its legends, castles and royal sceptres lies a deeper story: the story of twentieth-century Europe and its enduring struggle against authoritarianism and tyranny.

Between history and myth, Syldavia continues to live wherever readers keep its memory alive.

**Nikos Vasileiadis**

*Consul of Syldavia in the City of Athens*

Athens 2026